

Le grand metteur en scène portugais Tiago Rodrigues signe le spectacle de sortie des étudiants de l'école romande de théâtre, La Manufacture. «Ça ne se passe jamais comme prévu» est une pièce à découvrir sans délai.

Seize lettres d'amour à Lisbonne

MIREILLE DESCOMBES

Tiago Rodrigues! À ce seul nom, les yeux brillent. Toute personne qui a assisté à l'un de ses spectacles garde en elle quelque chose d'unique, une émotion qui a la saveur d'un cadeau et lui rappelle le bonheur d'exister. Auteur, acteur et metteur en scène, ce jeune et brillant quadragénaire portugais dirige également le prestigieux Teatro Nacional Don Maria II à Lisbonne. Après avoir rendu hommage à sa grand-mère et à la souffreuse de son théâtre, après avoir revisité le procès de Flaubert et interrogé les amours d'Antoine et Cléopâtre, Tiago Rodrigues signe aujourd'hui le spectacle de sortie de la promo I du Bachelor Théâtre de La Manufacture - Haute école des arts de la scène de Suisse romande. Un petit événement.

Pour le préparer, les seize étudiants ont passé deux mois dans la capitale portugaise. Pilotés par le metteur en scène et ses complices - dont un journaliste qui avait couvert en direct la Révolution des œillets en 1974 - ils ont visité la ville, l'ont flairée, humée, adorée et par instants abhorrée. Ils y ont travaillé, et ils y ont donné les trois →

Tiago Rodrigues
dirige le prestigieux
Teatro Nacional
Don Maria II
à Lisbonne.

Francisco Levita



«Je dis un poème sur le fait que tout change sans cesse»



Manufacture

LAURA DEN HONDT
Étudiante comédienne

«Ma lettre, c'est la troisième. Il est vrai que c'est assez particulier de passer tout au début. On aimerait parfois avoir un peu plus de temps pour se charger émotionnellement. En même temps, il s'agit d'un très bon exercice. Dans ma lettre, j'essaie de retrouver le jardin de Principe Real où a eu lieu la rencontre avec la personne que je recherche. Je ne le retrouve pas, alors je retourne chez le bouquiniste où j'étais allée en sa compagnie. L'homme n'a pas de ses nouvelles, mais il me donne un livre de Luis

Donatienne Amann
sur scène: «Tiago avait si confiance en nous que ça m'a donné confiance en moi.» *Filipe Ferreira*



de Camões. Ma lettre porte en bonne partie sur un des poèmes du livre que je dis en portugais, puis en français. C'est un poème sur le fait que tout change sans cesse et que même la manière de changer finit par changer au cours du temps. Je ne parle pas portugais. J'ai dû apprendre à le prononcer, notamment avec Cristina Vidal, la fameuse souffreuse de la pièce «Sopro» de Tiago Rodrigues.

Le plus difficile, c'était le contexte, le fait que ce soit un spectacle de sortie, qui sera vu par des professionnels, et qu'on ne sait pas forcément ce qu'on va faire après. J'étais un peu stressée. Mais travailler à Lisbonne et avec Tiago Rodrigues fut très enrichissant. Il est très transparent sur sa façon d'envisager le théâtre, sur son éthique et ses positions politiques. Avec lui, on peut toujours parler de tout et requestionner le travail. Avant qu'on joue, il nous a parlé, et son discours était à chaque fois différent, comme si ses mots étaient parfaitement au bon endroit pour nous faire jouer ce qu'il voulait.»



«Je retiens l'entière liberté laissée aux comédiens»



Manufacture

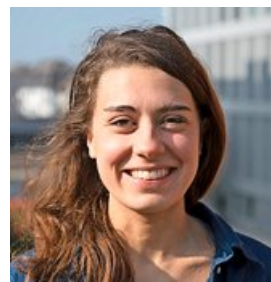
SAMUEL PERTHUIS
Étudiant comédien

«J'ai la douzième lettre. Je suis un peu plus énervé que mes compagnons dans cette vaine recherche de l'autre. J'arrive à un moment où le personnage qui dit «je» en a marre de Lisbonne, marre d'être touriste, marre de cette quête perpétuelle. Il jure abondamment et s'énerve contre une réceptionniste d'hôtel qui lui parle en anglais. Un hôtel qui, d'un jour à l'autre, a remplacé le bouquiniste qui apparaissait au début de l'histoire. Une triste métamorphose qui évoque bien la tragique réalité de cette

ville envahie par les touristes et les Airbnb. Lors des représentations, ma lettre et mon énervement ont bien fait rire les Lisboètes. Quelqu'un a même crié: «Obrigada!»

Ce que je retiens de cette expérience? L'entière liberté laissée aux comédiens. Et le rythme de travail, l'importance de prendre le temps de se charger en imaginaire. On a consacré dix jours à visiter la ville et passé un mois à la table sans quasi faire de plateau. On savait que c'était la façon de travailler de Tiago Rodrigues et qu'il fallait lui faire confiance. Il nous avait prévenus que lui seul aurait la responsabilité de trouver une solution aux problèmes qui n'auraient pas été résolus. Mais quand même, deux semaines avant la fin, on a commencé à avoir peur. À tort. On a été dans les temps. Dix jours avant la première, le spectacle était quasi prêt. On a fait de nombreux filages en changeant quelques détails. Seuls le prologue et l'épilogue ont été ajoutés plus tardivement. Une belle leçon de mise en scène et d'efficacité dans la lenteur.»

«J'ai découvert l'importance de chercher ce qui m'amuse»



Manufacture

DONATIENNE AMANN
Étudiante comédienne

«Dans le spectacle, j'ai la cinquième lettre d'adieu. Elle commence, s'arrête, puis recommence six fois. Je cherchais une piste pour l'aborder. Tiago Rodrigues m'a juste dit: «J'ai l'impression, mais on en parle et tu peux ne pas être d'accord, que ce pourrait aussi être la comédienne qui cherche le bon ton, et qui ne le trouve pas. Une sorte de bataille intérieure.» Tiago n'est pas quelqu'un qui dirige vraiment, qui nous dit de faire ceci, plutôt que cela. On reste maîtres de nos choix. Au début, j'étais un peu déroutée parce

que je suis plutôt une comédienne interprète. J'aime être très dirigée et trouver là-dedans de la souplesse, mais en même temps, je fais de l'improvisation et j'apprécie la liberté totale. Et là, je me retrouvais entre les deux, avec un matériau dont je pouvais faire ce que je voulais. Et c'était très bizarre. Mais pour une fois, à cause de sa bienveillance, de son humanité et je dirais, oui, de sa philosophie, je n'ai pas eu peur de tenter des choses et de me planter. En plus, on avait beaucoup de temps pour essayer. Pour la première fois, à l'école et de façon plus large, j'ai réussi à lier improvisation et théâtre. Tiago avait si confiance en nous que ça m'a donné confiance en moi. Comme il ne nous imposait aucune contrainte, on se disait que l'important c'est d'avoir du plaisir. J'ai découvert l'importance de chercher et de trouver ce qui m'amuse. La suite? Il nous reste une quinzaine de représentations. J'imagine que les dernières dates de ce spectacle qui traite des adieux seront particulièrement émouvantes.»

→ premières représentations de leur création, surtitrée en portugais, dans la grande salle du Teatro Nacional. La pièce entame maintenant une tournée suisse et française. «Ça ne se passe jamais comme prévu» - c'est son titre - se compose de seize lettres d'amour et d'adieu adressées à une mystérieuse personne disparue, et plus largement à la ville de Lisbonne.

L'accident, outil du théâtre

Pourquoi ce titre? «Avant que ne commencent les répétitions d'un spectacle, je n'ai généralement pas les idées très claires sur ce qu'on va faire, explique Tiago Rodrigues par téléphone. Mais très tôt, il me faut un titre pour figurer dans le programme. Alors j'essaie d'en trouver un qui soit évocateur tout en me réservant le droit de tout changer. Et «Ça ne se passe jamais comme prévu» me paraissait l'un de ces titres-là. En plus, il parle d'une chose qui, je le savais, serait très présente dans ma démarche: l'idée qu'il faut considérer l'imprévu, l'accident, non pas comme un défaut mais comme l'un des outils les plus forts du théâtre.»

Écrivant le matin, répétant l'après-midi, Tiago Rodrigues a travaillé avec les jeunes comédiens comme il le fait pour tous ses spectacles. Il a composé pour chacun une lettre conçue et pensée quasi sur mesure, mais qui a ensuite été discutée, affinée et parfois corrigée collectivement avec l'idée que tout peut encore changer et évoluer jusqu'à la première, et même au-delà. «Ce travail avec les étudiants m'a fait redécouvrir ma ville dans ses défauts comme dans ses qualités, se réjouit le metteur en scène. Ce fut pour moi l'opportunité de retomber amoureux de Lisbonne.» Romantique, Tiago Rodrigues? «Je dirais optimiste, et j'avoue que c'est l'un de mes défauts, ce sentiment, peut-être naïf, que faire et voir du théâtre peut nous donner du courage.»



À VOIR

«Ça ne se passe jamais comme prévu». La Chaux-de-Fonds (NE), Temple allemand, les 8 et

9 juin. Lausanne, Théâtre de Vidy, du 13 au 16 juin. Genève. Théâtre du Loup, les 26 et 27 juin. Aussi à Paris, Montpellier et Lyon.

Gregory Porter, gardien de la voix

● Le merveilleux baryton américain sera de retour à Montreux cet été. Plus encore qu'un immense chanteur de jazz, voici le son éperdu de l'âme des hommes.

CHRISTOPHE PASSER

christophe.passer@lematin dimanche.ch

Réglons d'entrée cette histoire sans fin de chapeau toujours sur la tête et les oreilles. Il en a fait une sorte de mystère depuis ses débuts, lâchant cependant au détour d'un entretien qu'il s'agissait de cacher ainsi les cicatrices d'opérations sur sa peau et le cuir chevelu. Il n'en a jamais dit davantage mais l'a transformé une vraie force: «Les gens me reconnaissent grâce à cela. C'est ainsi.» En pays jazz, il n'est d'ailleurs ni le premier ni le dernier à jouer de la sorte avec les galurins: souvenez-vous de Sa Majesté Thelonious Monk.

Gregory Porter, donc: à la seconde où vous entendez cette voix, un frisson passe. Quelque chose du suave du monde vous happe aussitôt dans le moelleux du baryton californien. C'est le genre d'organe qui redonne à chacun confiance en ses oreilles, redécouvrant comment elles peuvent être le chemin le plus court vers le cœur. Car ce n'est pas tant avec lui une question virtuose. Certes, la précision, l'équilibre, l'élégance, le timbre: voici un immense musicien. Mais ce qui fait sa différence réside quelque part en dessous. Dans sa manière d'émotion contenue, aussi bien la mélancolie voilée d'une voyelle que la colère rentrée dans l'attaque d'une phrase, ou l'espérance à travers une note plus tendue ou allongée, soudain.

Ce que raconte dès lors Gregory Porter vient de loin. Naissance à Sacramento en 1971. Mère pasteur, huit gosses, il est le septième. Une enfance pas complètement simple, marquée d'abord par l'absence du père, Rufus, «qui ne semblait pas intéressé par sa famille», racontera-t-il. Il ne l'a vu que quelques jours dans sa vie, et ce manque fait trace dans son chant et ses paroles. Il y a eu aussi l'inévitable racisme à l'américaine, ensuite. Des bouteilles de bière pleines d'urine balancées contre la maison fa-

miliale, la croix brûlée dans le jardin: ce fut parfois rude, et violent. Puis son rêve de football américain. Gregory Porter le fracasse avec une épaule brisée qui lui interdit l'idée d'une carrière. Au final, le cancer de sa mère adorée. Elle s'en va alors qu'il a 21 ans. Mais sur son lit de mort, elle lui dit les mots justes de l'amour: «Sing, baby, sing!»

Il faut alors chanter avec tout ça. Lors d'une audition, le flûtiste Hubert Laws le remarque. Puis il est engagé dans une comédie musicale sur l'histoire du blues qui connaît un joli succès à la fin des années nonante. En 2014, il vient s'installer à Brooklyn, et chante le soir dans un vieux club de Harlem, le St. Nicks.

Ce qu'il veut interpréter, ce sont pourtant ses propres chansons. Son inspiration musicale vient du jazz et du gospel, mais aussi de la soul, tendance Marvin Gaye ou Donnie Hathaway. Premier album en 2010, «Water», illico acclamé. Sa façon de magnifier les standards («Feeling Good»). Ou d'inventer - la plupart des titres sont de sa main - un militantisme en colère et groovy (l'extraordinaire «1960 What?»). Ses textes évoquent la tendresse ou les relations foireuses, l'envie surtout de trouver son chemin. Il fait mouche et tout s'enchaîne. Nouveaux disques, nourris de la tradition des petites formations acoustiques. Des reprises de quelques-uns de ses titres, aussi, remixés par des DJ compétents (l'Allemand Claptone a fait de «Liquid Spirit» le truc le plus dansant de la décennie), des Grammy Awards et les tournées. Au milieu de cela, un hommage comme une borne ou un port d'attache: «Nat «King» Cole & Me», sorti l'an dernier, n'est pas qu'un disque de plus consacré à l'univers d'un génie du chant. C'est sa manière de raconter que la musique et les textes du roi Cole furent pour lui une manière de trouver un père, et ce ne sont pas des mots en l'air. «Ses paroles sont des conseils que l'on peut suivre toute sa vie. Oui, je crois que j'ai rêvé d'un papa comme Nat Cole.»

Il en est là, désormais: entre le respect pour l'histoire et une façon de réinventer un présent qui saurait à la fois les notes bleues des coups de l'enfance et la volonté de vivre fort. Gregory Porter est le gardien de la voix.

MONTREUX, 10 juillet, House of Jazz Club, www.montreuxjazzfestival.com.

